

# i demoni la cerisaie hamlet

de Fedor Dostoïevski / mise en scène Peter Stein  
18 – 26 septembre / Berthier 17<sup>e</sup>

d'Anton Tchekhov / mise en scène Julie Brochen  
22 septembre – 24 octobre / Odéon 6<sup>e</sup>

de William Shakespeare / mise en scène Nikolai Kolyada  
7 – 16 octobre / Berthier 17<sup>e</sup>

# l'opérette imaginaire le petit

de & mise en scène Valère Novarina  
9 – 13 novembre / Odéon 6<sup>e</sup>

# chaperon rouge pinocchio

de Joël Pommerat d'après le conte populaire / mise en scène Joël Pommerat  
24 novembre – 26 décembre / Berthier 17<sup>e</sup>

d'après Carlo Collodi / de & mise en scène Joël Pommerat  
24 novembre – 26 décembre / Berthier 17<sup>e</sup>

# dämonen le vrai sang le jeu

de Lars Norén / mise en scène Thomas Ostermeier  
3 – 11 décembre / Odéon 6<sup>e</sup>

de & mise en scène Valère Novarina  
5 – 30 janvier / Odéon 6<sup>e</sup>

# de l'amour et du hasard

de Marivaux / mise en scène Michel Raskine  
12 janvier – 6 février / Berthier 17<sup>e</sup>

# la fin ma chambre froide

d'après Bernard-Marie Koltès, Franz Kafka & John Maxwell Coetzee / mise en scène Krzysztof Warlikowski  
4 – 13 février / Odéon 6<sup>e</sup>

de & mise en scène Joël Pommerat  
2 – 27 mars / Berthier 17<sup>e</sup>

# adagio trilogie eschyle noli

un spectacle d'Olivier Py  
16 mars – 10 avril / Odéon 6<sup>e</sup>

d'après Eschyle / mise en scène Olivier Py  
26 avril – 21 mai / Odéon 6<sup>e</sup>

# me tangere mille francs de

de & mise en scène Jean-François Sivadier  
27 avril – 22 mai / Berthier 17<sup>e</sup>

de Victor Hugo / mise en scène Laurent Pelly  
11 mai – 5 juin / Odéon 6<sup>e</sup>

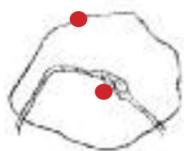
# récompense impatience

Festival de jeunes compagnies  
9 – 18 juin / Odéon 6<sup>e</sup> & Berthier 17<sup>e</sup>

01 44 85 40 40 / [theatre-odeon.eu](http://theatre-odeon.eu)

## Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon Paris 6<sup>e</sup> / Métro Odéon  
RER B Luxembourg



## Ateliers Berthier

1 rue André Suarès (angle du Bd Berthier) Paris 17<sup>e</sup>  
Métro et RER C Porte de Clichy

### Renseignements et location

- Par téléphone 01 44 85 40 40  
du lundi au samedi de 11h à 18h30
- Par internet [theatre-odeon.eu](http://theatre-odeon.eu) ; [fnac.com](http://fnac.com) ;  
[theatreonline.com](http://theatreonline.com)
- Au guichet du Théâtre de l'Odéon  
du lundi au samedi de 11h à 18h

### Contacts

- Abonnement individuel, jeune, découverte/contemporain  
et Carte Odéon  
01 44 85 40 38  
[abonnes@theatre-odeon.fr](mailto:abonnes@theatre-odeon.fr)
- Groupes d'amis, associations, comités d'entreprise  
01 44 85 40 37 ou 40 88  
[collectivites@theatre-odeon.fr](mailto:collectivites@theatre-odeon.fr)
- Groupes scolaires, universitaires, associations d'étudiants  
01 44 85 40 39 ou 40 33  
[scolaires@theatre-odeon.fr](mailto:scolaires@theatre-odeon.fr)

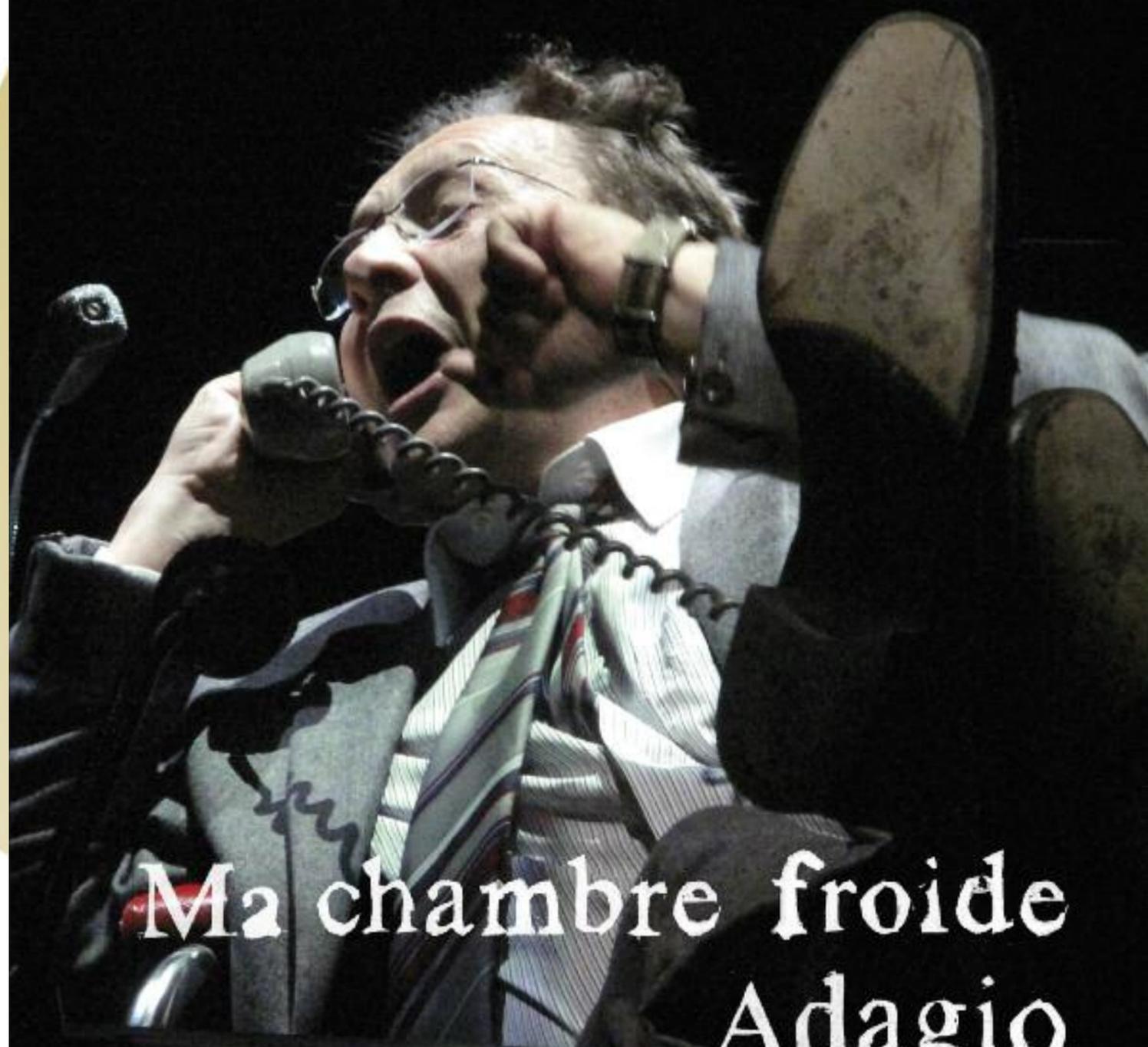
Salles accessibles aux personnes à mobilité réduite,  
nous prévenir impérativement au 01 44 85 40 37

— Toute correspondance est à adresser à  
Odéon-Théâtre de l'Europe – 2 rue Corneille – 75006 Paris

## Lettre N°19

mars – avril 2011

**ODÉON**  
Direction Olivier Py  
THÉÂTRE DE L'EUROPE



# Ma chambre froide Adagio

[Mitterrand, le secret et la mort]

et aussi Podalydès, Sloterdijk, Novarina...

L'état de minorité n'est pas l'apanage des enfants. Si l'on définit cet état, comme le fait Kant, par l'«incapacité de se servir de son entendement [...] sans la direction d'autrui», alors bien des adultes sont mineurs, et cela par leur propre faute, «puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir [...]». Et Kant de s'exclamer : Sapere aude ! «Ose penser ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières.» Être adulte, majeur, responsable, est aussi affaire de décision. C'est un état qu'il faut parfaire tout au long de son existence. Comme la culture. Car celle-ci n'est pas accumulation de «biens culturels» dans une tête bien pleine, mais activité vivante, incessante, de réflexion et d'approfondissement. Aussi l'audace de la pensée et la volonté de culture ont-elles partie liée. C'est ainsi que nous l'entendons, nous qui travaillons au service de cet enfant du siècle des Lumières qu'est l'Odéon. Nous sommes de ceux qui croient qu'il faut une volonté publique de culture, pour nous arracher au «chacun pour soi» et soutenir le droit de chacun d'entre nous à construire, approfondir, cultiver son rapport au monde. Nous sommes donc certains que l'éducation ne se réduit pas à de la pure formation professionnelle : c'est d'abord l'être humain comme tel qui réclame d'être formé, élevé à sa dignité propre. Et cela exige qu'on ne perde jamais de vue l'idéal que Jacqueline de Romilly aura défendu toute sa vie, en répétant à qui voulait l'entendre son nom si beau et si parlant d'«humanités». Nos téléphones sont plus puissants, nos possibilités de communication sont démultipliées, les mémoires de nos ordinateurs sont capables de contenir plus de films qu'on ne peut en voir en toute une vie... En sommes-nous plus avancés ? Autant de moyens nouveaux mis au service des individus et des liens qu'ils peuvent nouer – mais on fait toujours mine d'oublier que les moyens du lien ne suffisent pas à créer ce lien, tout comme l'action n'a jamais suffi à se donner à elle-même son sens. La culture, soucieuse du sens, attention au lien, au point intime et collectif où ils se fondent et se nouent en chacun de nous, est traduction, transmission, échange et don de parole. Comme l'écrit Novarina : «la parole est le lien qui délivre.» Parole et lien qui ne sont jamais produits comme tels par l'industrie techno-marchande qui prétend nous les vendre : elle les livre, sans délivrer rien ni personne. Le capital, qu'il soit symbolique ou financier, ne se soucie ni d'esprit, ni de lettre, ni de parole. Seulement de chiffres. Telle est la loi qu'il travaille à imposer : loi d'une «culture» qui ne serait qu'un supplément, simple distraction ou récompense à consommer. Monde sans vision, peuplé de voyeurs. Est-ce bien là ce que nous voulons ? Aucun citoyen ne voudra l'admettre, pour peu que l'éducation et la culture aient encore un sens et représentent, dans leur alliance essentielle, l'une des valeurs les plus précieuses pour chacun et pour tous – de celles qui donnent son sens et sa plénitude à ce bien commun qui a nom République.



« On ne peut pas faire du théâtre, on ne peut pas mener l'expérience de cette recherche d'être, sans le regard de l'autre. C'est ce qui est à la fois beau et impur. »

Joël Pommerat

2 – 27 mars 2011  
Ateliers Berthier 17<sup>e</sup>



# Ma chambre froide

de & mise en scène Joël Pommerat

Joël Pommerat est artiste associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Création

À l'image de son décor circulaire, *Ma chambre froide* est un spectacle à multiples entrées. Depuis quelque temps, la manière de Joël Pommerat semble progresser dans deux directions apparemment opposées (ce qui, chez un créateur, est généralement bon signe). D'un côté, les lignes narratives sont désormais mises en avant de façon plus explicite. De l'autre, elles se multiplient et s'enchevêtrent, comme pour recréer leur mystère sur un autre plan. Chaque scène correspond désormais à une situation claire, dont les enjeux sont formulés avec netteté : comme on dit couramment, «on comprend très bien l'histoire». C'est comme si le récit, ayant glissé œuvre après œuvre vers le présent du conte, n'avait plus à contester des règles données d'avance, et qu'au besoin il pouvait désormais construire les siennes propres, en toute liberté, avec la complicité de son public... →

→ Cela n'a pas toujours été le cas. Le caractère énigmatique du théâtre de Pommerat s'est longtemps appuyé sur un côté «Nouveau Roman», une fascinante bizarrerie «objective» (pouvant aller jusqu'à l'impossibilité) des événements mis en scène. *D'une seule main* (créé en 2005) en offre sans doute l'exemple le plus frappant. Le fonctionnement traditionnel de la narration y est systématiquement subverti – à peu près tous les éléments donnés pour certains et «objectifs» finissent par y être niés ou renversés (un personnage à la main coupée réapparaît avec ses deux mains, des morts ont lieu puis n'ont pas eu lieu, des propos tenus par A à B sont ensuite adressés par B à A, et ainsi de suite – exactement comme si la pièce réunissait sans aucune solution de continuité deux états du monde



© Alain Fontcray

apparentés, mais incompatibles entre eux, afin d'en dégager les invariants). Cependant, dès *Cet enfant* (publié dans le même volume que *D'une seule main*, mais dont le projet remonte en fait à 2003), premier exemple publié d'une œuvre constituée d'une multiplicité d'histoires distinctes quoique thématiquement liées, Pommerat avait déjà amorcé de tout autres recherches, renonçant à la dimension ouvertement fantastique qui le caractérisait pour adopter une facture toute classique : les personnages, leurs rapports, leurs conflits, y sont assez clairement identifiés et lisibles.

Est-ce ensuite l'expérience concrète du spectacle pour enfants – *Le Petit Chaperon rouge* est créé en juin 2004 à Brétigny-sur-Orge – qui a accentué cet infléchissement de son style théâtral ? Depuis lors, le mystère semble s'être en quelque sorte déplacé. Ce n'est plus tant la fiction en elle-même qui paraît hantée par on ne sait quelle étrangeté évocatoire ; ce ne sont plus, ou ce sont moins les ellipses, les points aveugles ou les nœuds oniriques de l'intrigue qui confèrent aux spectacles

leur énergie sombre et silencieuse. Désormais, la mise en œuvre au plateau y suffit, en creusant, contestant ou entre-lassant les histoires les plus simples : c'est leur contrepoint scénique qui bâtit sous nos yeux les arrière-plans indéfinis, fuyants et secrets si typiques des atmosphères de Pommerat. Il est d'ailleurs remarquable que depuis *Les Marchands* (où le

## Suffirait-il de voir – de vraiment voir – pour être transformé ?

puzzle théâtral se réduit à deux pièces : la voix d'une narratrice posée comme un voile invisible sur des scènes muettes), Pommerat n'écrit plus – à l'exception, bien entendu, du cas particulier de *Pinocchio*, spectacle pour jeunes publics – que des spectacles-mosaïque, des agencements de narrations plus ou moins fragmentaires, éclatées, évasives, sans rapport immédiatement déchiffrable entre elles – et pourtant toutes d'une aveuglante évidence, comme autant de flèches au tracé net et pointant toutes vers un point singulier qu'il appartient à chacun de construire et de rejoindre (*Cercles/Fictions*, créé en janvier 2010, compose ainsi des scènes qui vont de 1370 à nos jours, et c'est comme un collier de microcosmes dont le public doit trouver ou fabriquer le fil). Et dans tous les spectacles de la compagnie Louis Brouillard, une présence au statut variable paraît s'être substituée à la logique du «grand récit» pour prendre en charge le bon déroulement et l'unification de l'ensemble du temps scénique : que ce soit une voix désincarnée, un bonimenteur, un Monsieur Loyal, un conteur, il se trouve toujours quelqu'un pour contribuer à nouer, cadrer et ponctuer le rapport entre les événements qui se déroulent au plateau et leur perception par les spectateurs. Quel nouveau jalon *Ma chambre froide* vient-il poser dans ce parcours de création ? L'œuvre est en cours d'écriture et le sera jusqu'aux derniers jours de répétition (Pommerat procède toujours ainsi, écrivant à même les présences au plateau, avec et pour ses interprètes). On y retrouve une multiplicité de narrateurs qui nous introduisent au récit d'événements remontant à plusieurs années et soulignent pour nous les principales articulations de la longue histoire qu'ils ont vécue ensemble. – Oui, une histoire, unique, en dépit de ses rebondissements et des différents plans sur lesquels elle se déroule. Telle est la surprise : Pommerat, dans *Ma chambre froide*, revient au cadre du «grand récit» qu'il avait délaissé depuis cinq ou six ans. Mais sans rien sacrifier pour autant de la clarté qu'il s'est forgée entretemps, ni de la capricieuse diversité des plans narratifs. Car cette fois-ci, il semble avoir voulu puiser ses forces théâtrales dans le rythme et la forme du feuilleton !

Comme tous les feuilletons, il serait dommage de raconter la fin de celui-ci. En voici du moins les données initiales. Nous découvrons dans sa vie quotidienne une jeune femme simple, d'une bonté discrète, que ses collègues et son patron exploitent sans vergogne. Mais jamais Estelle ne se plaint, et jamais elle n'accuse ni ne condamne personne – pas même son patron, pourtant odieux et d'ailleurs détesté de tous. Elle en est en

effet convaincue, même si elle a du mal à le formuler et plus de mal encore à se faire comprendre : en lui-même, il est bon, seules ses idées sont mauvaises, et s'il en avait de bonnes, alors il se comporterait bien... Il suffirait peut-être que ce patron puisse voir, vraiment voir, en quoi il se trompe pour qu'il soit transformé. Il suffirait d'une chance de le lui faire voir... Comme disait Hamlet, «le jeu est le piège / où je prendrai la conscience du Roi»... On le devine, le théâtre (tragédie ou comédie, car *Ma chambre froide* réserve une large place au rire) a ici un rôle essentiel à jouer. Mais l'héroïne n'est pas la seule à devoir s'engager dans une tâche et sur un terrain inconnus pour elle. Ses collègues, eux aussi, se voient confrontés aux choix les plus douloureux. En fait, chacun des personnages

que nous accompagnons dans *Ma chambre froide* va découvrir des lois qu'il ignorait et devoir, devant elles, se mesurer : lois de l'économie, loi de la mortalité – et lois de l'art, aussi, puisque l'art lui-même a ses exigences, qui ne sont pas moins impérieuses, voire cruelles. Dans *Ma chambre froide*, Pommerat se plaît à rendre hommage tantôt à Brecht, tantôt à Shakespeare, comme il avait pu s'inspirer de Tchekhov dans *Au monde* ou dans *Grâce à mes yeux*. Mais sa façon d'entrelacer les fils de son récit, où suspense et humanité se renforcent et s'aiguisent l'un l'autre, n'appartient décidément qu'à lui.

Daniel Loayza

### Extrait de *Ma chambre froide, acte 1*

C'était vraiment bien de travailler avec elle  
elle prenait toujours de la hauteur sur les choses  
au magasin elle avait commencé comme caissière, puis était devenue polyvalente  
c'est-à-dire... qu'elle pouvait tout faire...  
elle avait une théorie elle disait dans la vie les choses ne sont pas figées...  
une situation qui ne convient pas, on peut toujours la transformer

Je me souviens  
c'était la seule personne autour de moi qui s'intéressait aux grandes choses de la vie,  
le cosmos par exemple et les étoiles dans le ciel, ainsi qu'aux plus petites...

Elle disait  
je me demande vraiment  
où vont tous ces produits  
que nous écoulons ici, au magasin, toute la journée,  
et que les gens achètent, avalent, et évacuent...

Cela fait partie de ces choses dans notre vie  
que nous ne voyons pas se dérouler...

aussi invisibles que les étoiles les plus éloignées du ciel...

*Ma chambre froide*, Actes Sud – Papiers

## Généralité

avec Jacob Ahrend, Agnès Berthon, Saadia Bentaïeb, Lionel Codino, Ruth Olaizola, Frédéric Laurent, Serge Larivière, Marie Piemontese, Dominique Tack

scénographie Éric Soyer avec Thomas Ramon lumière Éric Soyer avec Jean-Gabriel Valot costumes Isabelle Deffin

son François Leymarie & Grégoire Leymarie

production Compagnie Louis Brouillard

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Théâtre National de Bruxelles, TNP de Villeurbanne, le Grand T – Nantes, La Foudre – Théâtre du Petit Quevilly, La Coupole Melun Sénart, Théâtre d'Arras, Espace Malraux – Scène nationale de Chambéry et de la Savoie, la communauté de spectateurs de la Scène nationale de Cavaillon, Bonlieu Scène Nationale – Annecy, le Centre National de Création et de Diffusion Culturelles de Châteaullon

Ouverture de la location le mercredi 9 février

Tarifs : de 6€ à 28€ (série unique)

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

"Ce n'est pas d'un traité de sagesse que nous avons besoin,  
mais d'une représentation."

François Mitterrand

16 mars – 10 avril 2011  
Odéon 6<sup>e</sup>



# Adagio

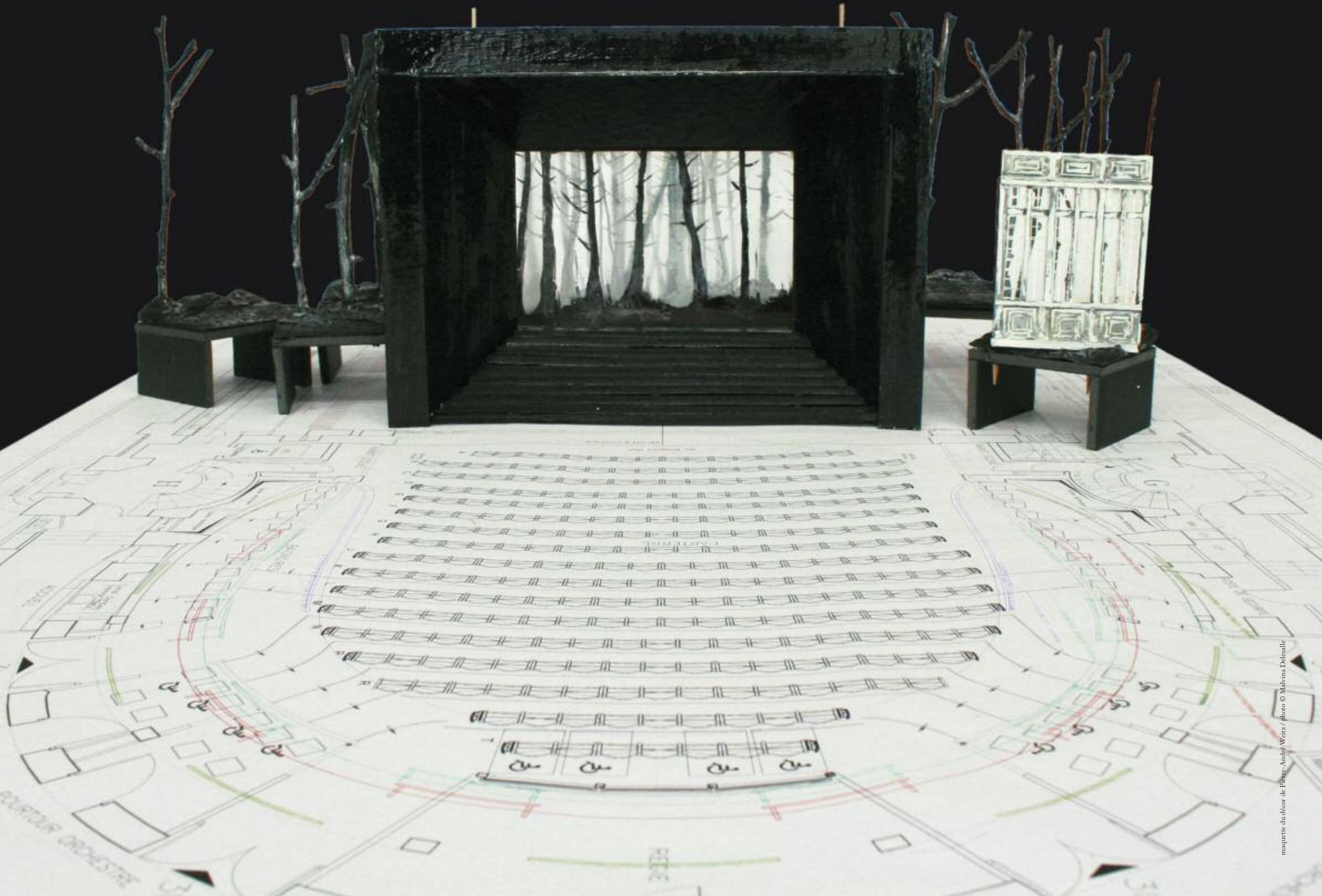
## [Mitterrand, le secret et la mort]

un spectacle d'Olivier Py

Création

Si Olivier Py, dans *Adagio*, a rêvé de retracer l'ultime promenade intérieure de François Mitterrand, c'est qu'il a très tôt eu l'intuition de se trouver face à un personnage théâtral de premier ordre. Assoiffé de lucidité au point de refuser pendant son agonie les secours de la morphine, Mitterrand fut en effet selon Py le dernier de nos grands politiques à être à ce point imprégné d'un style tout classique, veillant jusqu'au bout à être digne de son monument – ou de son masque. Son choix de vouer son existence au «démon de l'action» ne l'a jamais conduit à lui sacrifier ni les mots, ni la pensée, et au cours de ses derniers mois, il contrôla pas à pas le progrès de sa propre disparition de façon à se donner à lui-même un ultime rôle à sa mesure. Dernier visage de celui que hanta toujours la question du sens de ses actes : celui de l'acteur s'interprétant soi-même jusqu'au vertige, jouant désormais pour soi seul dans le miroir secret de sa conscience ? →





maquette du décor de Pierre-André Weitz / photo © Malvina Delesalle



Le Palais de l'Élysée © Thomas Coex / AFP

→ L'intention d'Olivier Py n'est pas de signer ici un panégyrique. Mais pas davantage un réquisitoire. Son but est d'abord de mesurer quel abîme nous sépare, après quinze ans à peine, d'une époque où le sens de l'engagement et du service publics semblait encore aller de soi, afin de nous aider à prendre ou à reprendre goût à la politique. Il est ensuite de nous faire pénétrer dans les arcanes de l'action, en nous dévoilant les interrogations et les attitudes d'un homme qui voulut contrôler jusqu'au bout le moindre de ses gestes. Et en matière d'action, Mitterrand était un maître. Son intuition politique hors pair lui valait d'être respecté et redouté de tous, alliés comme adversaires, et mérite aujourd'hui encore de longues analyses dans les séminaires de sciences politiques. Mais Mitterrand ne faisait pas que jouer des «coups». La conquête et la conservation du pouvoir sont des opérations d'autant plus délicates, dit Machiavel, que les qualités requises par l'une et l'autre sont quasiment opposées. Comment concilier les brutalités du combat à court terme avec la sérénité que réclame l'art de «donner du temps au temps»? Et puis, le pouvoir, sans doute,

est chose très désirable – mais au fond, pourquoi? Qu'en fait-on? Qu'est-ce donc qui distingue l'action de l'agitation sinon la présence ou non d'un but – et le geste de la gesticulation, sinon une certaine manière d'assumer le poids d'une charge? Mitterrand savait mettre son acuité tactique au service d'une vision stratégique exigeante: agir, à ses yeux, ce devait être inscrire sa propre action et infléchir celle d'autrui dans un certain sens – ce sens parfois douteux, voire confus, presque indéchiffrable, qu'on appelle le sens de l'Histoire: celui que l'Histoire impose, mais également celui qu'on lui donne, qui est aussi affaire de style et qui ne se laisse lire (s'il se peut) qu'à la lumière d'un idéal commun: œuvrer tant bien que mal, en dépit des inévitables concessions et des erreurs, au progrès de tous les hommes vers plus de justice.

Comme on sait, Mitterrand fut en son temps appelé le Florentin, le Sphinx – et même Dieu: trois surnoms qui soulignent son intelligence calculatrice, son souci de ne rien dévoiler, le fascinant pouvoir de son silence. Pourtant, il s'est plus d'une fois expliqué sur les principes

qui ont gouverné ses choix. Les témoins, les mémorialistes, les historiens et les journalistes ne manquent pas: au fil de la trentaine de scènes qui constituent cette rétrospection d'un promeneur solitaire et méditatif à l'orée de sa propre fin, l'on voit défiler plus d'un personnage public toujours en activité. Non sans quelque malice, Py s'est d'ailleurs plus d'une fois amusé à ne pas identifier nommément toutes les figures plus ou moins célèbres qui croisent le destin de «son» Mitterrand – comme pour laisser aux spectateurs curieux le plaisir de reconnaître, dans l'ombre ou sous les feux de la rampe, ministres, sherpas, proches ou conseillers, mais aussi, sans doute, pour préserver sa propre liberté créatrice. Car l'auteur, tout en puisant largement dans les archives pour en tirer les matériaux de sa construction dramatique, qu'il s'est borné tantôt à serti, tantôt à monter, tantôt à unifier stylistiquement, faisant alterner petite et grande histoire, monologues et scènes publiques, n'a jamais hésité pour autant, en vertu de ses droits de poète, à réinventer parfois telle situation, telle conversation privée. Mais la plupart des propos les plus marquants (et parfois

surprenants!) qui résonnent dans la pièce ont effectivement été tenus, et les principaux éléments du portrait présidentiel que trace Olivier Py ont bel et bien été fournis par son sujet.

Mitterrand a lui-même composé la figure d'une force dramatique exceptionnelle qu'il a fini par devenir dans nos mémoires. Le doit-il à sa façon de traverser le siècle? À son rapport étroit avec les arts, et plus particulièrement avec la littérature? En vrai symbole d'une époque qui échappait encore à l'emprise envahissante de la pure communication, ce bâtisseur de pyramide et de bibliothèque était un homme de verbe autant que d'action, écrivain jusque dans ses dernières improvisations après avoir été un jeune homme tenté par la poésie. Il avait, comme chevillée au corps, le sens de la représentation, à tous les sens du terme – et ce n'est certes pas sans intention que Py choisit de lui faire affirmer, dès le début du spectacle: «Ce n'est pas d'un traité de sagesse que nous avons besoin, mais d'une représentation. Représentation est le mot juste, rendre présent à nouveau ce qui toujours se dérobe à la conscience...» Cela dit, le Mitterrand que nous donne à voir *Adagio*, écrivant, lisant le *Livre des Morts*, l'*Écclésiaste* ou *Les Rougon-Macquart*, interrogeant sans relâche son rapport presque amoureux aux paysages et à l'histoire de sa patrie, ne tombe pas dans le piège d'une trop constante solennité. L'homme qui sculpte ici sa propre statue laisse de temps à autre échapper quelques scintillants éclats intimes – de cynisme, d'humour, et même, qui l'eût dit? – de timidité.

Daniel Loayza

## Général

avec John Arnold, Bruno Blairet, Scali Delpyrat, Philippe Girard, Elizabeth Mazeu, Jean-Marie Winling et le Quatuor Léonis  
décor, costumes & maquillage Pierre-André Weitz lumière Olivier Py avec Bertrand Killy  
production Odéon-Théâtre de l'Europe

En audio-description, le mercredi 30 mars à 20h et le dimanche 3 avril à 15h.  
Contact: Marie-Pierre Mourgues 01 44 85 40 37 / marie-pierre.mourgues@theatre-odeon.fr  
En collaboration avec l'association Accès Culture.

Ouverture de la location le mercredi 23 février  
Tarifs: 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)  
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

## Droit au cœur de ce qui est

La poésie parle pour tous, même pour ceux qui ne la lisent pas. De Reverdy, qui y voyait «le seul moyen de combler l'abîme qui bâille entre les choses qui existent», à Octavio Paz, pour qui la poésie «permet de découvrir la figure du monde dans la dispersion de ses fragments», de René Char, qui définissait le poème comme «un bout d'existence incorruptible», à Aimé Césaire, pour qui «la musique poétique ne peut être que le battement de la vague mentale contre le rocher du monde», on en revient toujours à cette définition d'Yves Bonnefoy: «la poésie est ce qui prépare à un rêve partagé qui ne serait plus solitude.»

C'est vrai que la poésie, lorsqu'elle est juste, atteint à l'essentiel.

La force ramassée du poème va droit au cœur de ce qui est; elle suggère, en quelques mots, tout ce qui pourrait être.

Voilà pourquoi, sans doute, la poésie est messagère d'espoir, de liberté, si apte à circuler et si fort entendue dans les périodes et dans les lieux où d'autres paroles sont aisément muselées.

Je n'imagine pas que nous puissions un jour nous en passer. Et je ne me résigne pas à ce que tous n'y aient pas accès. J'aime que la poésie soit rétive aux approches superficielles, aux engouements éphémères orchestrés çà et là. J'aime qu'elle exige du lecteur qu'il fasse lui-même un bout de chemin et, de préférence, le silence autour de lui, peut-être en lui. J'aime que, de l'éthique du poète à la pratique du lecteur, certaines correspondances s'établissent.

J'en ai moi-même pris le goût jeune, en cet âge – l'adolescence – qui est le temps de l'éveil des curiosités, des interrogations. Et je voudrais, si le poète, comme on l'a dit, est le dernier habitant de son enfance, qu'il fût aussi, très tôt, le compagnon de nos enfants.

François Mitterrand, 21 octobre 1989  
(extrait d'un message présidentiel à l'occasion de la première *Nuit de la Poésie*)

# Présent composé 10-11

## romans, poésie, philosophie, musique...

Samedi 5 mars  
à 20h

> Rencontre et lecture

### Tu dois changer ta vie

Peter Sloterdijk et ses invités

animée par Jean Birnbaum,

lecture en français par Jeanne Balibar

«Tu dois changer ta vie !» La voix que Rilke entendit au Louvre émanant d'un torse antique s'est détachée aujourd'hui de son origine. En l'espace d'un siècle elle s'est amplifiée, mieux, elle est devenue l'impératif absolu qui résonne autour du globe. C'est indéniable : l'unique préoccupation dans le monde actuel est la compréhension croissante du fait que cela ne peut pas continuer ainsi.

*Tu dois changer ta vie* propose, à travers la lecture de textes, un panorama des exercices requis pour être un homme et le rester. Bienvenu dans le *fitness center* de la pensée du maître Peter Sloterdijk qui fait passer la pilule du dur labeur de l'exercice permanent (la rigueur) par l'invention abondante et jubilatoire des concepts (paru chez Libella – Maren Sell Éditions, 2011, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni).

Peter Sloterdijk est considéré comme l'une des grandes figures de la philosophie contemporaine. Il est notamment l'auteur chez Pauvert de *Sphères I – Bulles* (2002), *Ni le soleil, ni la mort* (2002). Chez Libella – Maren Sell Éditions de *Sphères III – Écumes* (2005), *Le Palais de cristal* (2006), *Derrida, un égyptien* (2006), *Colère et Temps* (2007), *Sphères II – Globes* (2010).



En partenariat avec le Goethe-Institut, Libella – Maren Sell Éditions, le Collège International de Philosophie et Philosophie Magazine.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle  
Réservation theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40 / fnac  
Tarif unique 9€

> Colloque

### Peter Sloterdijk : une anthropologie pour demain

en présence de Peter Sloterdijk

Les 3 et 4 mars de 9h30 à 17h

> Goethe-Institut, 17 avenue d'Iéna, 75116 Paris  
Programme et inscription au 01 44 43 92 30 ou [www.goethe.de/paris](http://www.goethe.de/paris)

Samedi 19 mars  
à 15h

> Musique et paroles

### À quel dieu parles-tu ?

du Slam à Novarina,

par Dgiz, Capitaine Slam et Pierre Lambla

Énergie et liberté sont là, dans ce souffle, qui habite le théâtre de la parole de Novarina, le slam de Dgiz et celui de Capitaine Slam. Dgiz mêle hip hop décalé, jazz et flows débridés, textes où s'articulent autodérision et biographie salée, lignes mélodiques structurées et instruments acoustiques inspirés. Novarina, comme Dgiz se retrouvent dans la profération et le sens du son, qui bouscule celui du signe. Sa poésie emprunte à des figures que Novarina affectionne : la liste, l'énumération, la transformation parodique des références et surtout, le goût de la nomination, le pouvoir de création par le nom d'êtres de fiction. Chez Capitaine Slam la réminiscence qui pointe n'est pas celle des intonations du rap des banlieues mais celle de la langue d'oc ; il a décortiqué la langue de Novarina pour la fondre dans sa propre langue. Et puis voici un autre souffle, celui du saxophone, instrument à air et à souffle, qui rejoint le langage soufflé des slameurs et l'apparition proférante de Valère Novarina.

Valère Novarina – auteur européen au cœur de la saison 2010 – 2011



Spectacle produit et créé à l'Abbaye de Royaumont en 2009.  
Dans le cadre de la Semaine de la langue française et de la Francophonie 2011 organisée par la Délégation générale à la langue française et aux langues de France.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle  
Réservation theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40 / fnac  
Tarif unique 9€

### Ouvertures des Locations :

Pour les manifestations du mois de janvier, la location est ouverte ;  
Pour les manifestations du mois de février, le mardi 18 janvier (le mardi 11 janvier pour les abonnés) ;  
Pour les manifestations du mois de mars, le mardi 15 février (le mardi 8 février pour les abonnés) ;  
Pour les manifestations du mois d'avril, le mardi 15 mars (le mardi 8 mars pour les abonnés).

Lundi 28 mars  
à 20h

> Soirée exceptionnelle

### Centenaire Gallimard

Textes lus par Michaël Lonsdale (distribution en cours)

À l'occasion du centenaire des éditions Gallimard, et en hommage à ses fondateurs, nous souhaitons évoquer la figure de Gaston Gallimard au travers de la correspondance qu'il a échangée avec six de «ses» auteurs ou proches collaborateurs, choisis parmi les plus emblématiques de la Maison : Jacques Rivière (qui dirigea la N.R.F. de 1918 à 1925), André Gide, Roger Martin du Gard, Marcel Proust, Paul Claudel et Louis-Ferdinand Céline. Ces lettres, lues par différents comédiens et se répondant les unes aux autres, dessinaient en filigrane un portrait de l'homme tout autant que de l'éditeur : ses amitiés, ses choix, ses colères, son habileté mais aussi son humour...



En partenariat avec les éditions Gallimard.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle  
Réservation theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40 / fnac  
Tarifs : 18€ – 12€ – 8€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4)

> Lectures

### Gallimard, jeune centenaire

Mardi 29 et mercredi 30 mars à 18h

Lectures d'un choix de premiers romans contemporains par leurs auteurs, avec Salim Bachi, Tristan Garcia, Carole Martinez, Joy Sorman (en cours)  
En partenariat avec les éditions Gallimard.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40

Lundi 16 mai  
à 20h30

> Concert

### Stefano Di Battista Quintet

«Women's land»

soirée d'ouverture du 11<sup>e</sup> Festival

JAZZ À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Après Richard Galliano en mai 2010, le Théâtre de l'Odéon et le Festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés créent l'événement en invitant le saxophoniste le plus prisé de sa génération.

Stefano Di Battista cultive une incroyable virtuosité et une générosité qui en ont fait l'un des musiciens les plus remarquables de ces dix dernières années sur la scène internationale. Ce musicien et compositeur hors pair souhaitait depuis longtemps rendre hommage à des femmes exceptionnelles qui ont marqué le vingtième siècle. Ainsi naît le projet «Women's land» (Terre des femmes). Stefano Di Battista y raconte en musique les histoires de l'actrice italienne Anna Magnani, de la chanteuse américaine Ella Fitzgerald, de l'astronaute russe Valentina Tereskova ou encore de la couturière française Coco Chanel.

Pour l'ouverture de la onzième édition du Festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés, Stefano Di Battista présentera, en quintet et en exclusivité, ce nouvel album «Women's land», son septième en tant que leader. Il sera accompagné par la crème des musiciens italiens et américains, dont l'incroyable batteur new-yorkais Jeff Ballard, compagnon de route de Joshua Redman, Brad Mehldau ou Chick Corea.

Stefano Di Battista saxophones alto et soprano  
Julian Oliver Mazzariello piano  
Jonathan Kreisberg guitare  
Jeff Ballard batterie



Avec le soutien de la Fondation BNP Paribas, le Conseil Régional d'Île-de-France, la Mairie de Paris, la Mairie du 6<sup>e</sup>, la Sacem et la Spedidam.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle  
Réservation theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40 / fnac  
Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ (séries 1, 2, 3, 4)  
Ouverture de la location le jeudi 31 mars pour le tout public (le jeudi 24 mars pour les abonnés)

REGISTRATION

# Présent 10<sub>composé</sub> 11 Salon Roger Blin

> Atelier de la pensée

## La joie est-elle sans raison ?

dialogue entre Jean-Luc Marion, membre de l'Académie française, Olivier Dubouclez et Valère Novarina

Jeudi 27 janvier à 18h

Jean-Luc Marion, philosophe français, disciple du théologien Hans Urs von Balthasar, ancien élève entre autres de Jacques Derrida, est spécialiste de Descartes et de phénoménologie. Olivier Dubouclez est agrégé de philosophie, il a notamment publié Valère Novarina, la physique du drame (les Presses du réel, 2005).

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Entrée libre sur réservation present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Cycle «Pourquoi aimez-vous... ?» (1/5)

Ils sont romanciers, dramaturges ou poètes, et ont un point commun : ils ont été bouleversés par la lecture d'un «classique». Rencontre de jeunesse ou révélation plus tardive, coup de foudre ou séduction progressive, relation complice ou tumultueuse avec un personnage, scène culte dont leur imaginaire s'est nourri : pour rendre hommage à l'œuvre qu'ils placent au-dessus de toutes les autres, ces auteurs ont répondu au questionnaire intime qui figure dans les éditions de la collection GF-Flammarion.

## «Le Lys dans la vallée»

d'Honoré de Balzac

lecture d'extraits par Catherine Millet et rencontre animée par Daniel Loayza

Mardi 1<sup>er</sup> février à 18h

Organisé avec les éditions Flammarion.

En partenariat avec Evéne.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40

> Lecture

## «Inter»

de et par Pascal Quignard et ses traducteurs

Jeudi 3 février à 19h

Inter aeriis fagos, poème écrit en latin par Pascal Quignard en 1976, se révèle dans le bouleversant récit qu'il fait dans ce livre, comme la matrice de son œuvre.

Bénédicte Gorrillot, singulière universitaire latiniste, a confié la traduction d'Inter aeriis fagos à des poètes. Inter est né. Un livre entre-deux. Entre latin et français. Un livre de l'un, Pascal Quignard, et un livre de sept autres, Pierre Alferi, Éric Clémens, Michel Deguy, Bénédicte Gorrillot, Emmanuel Hocquard, Christian Prigent, Jude Stéfan.

Pascal Quignard, né en 1947, est écrivain et musicien, auteur de romans, d'essais sur l'art, la rhétorique, de petits traités, de livrets d'opéras, et de scénarios de films. Il a reçu le prix Goncourt pour Les Ombres errantes (Grasset) en 2002. En partenariat avec les éditions Argol.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40

> Cycle «Rendez-vous avec Ravages» (1/2)

La revue Ravages n'est pas une revue bien-pensante, de droite ou de gauche, elle s'intéresse à tous ceux qui réfléchissent au cœur de la tempête, aux idées qui nous gênent mais nous poussent dans les veins, aux artistes qui remuent le couteau dans la plaie, aux écrivains qui dérangent. La revue Ravages est une revue objet, d'art et de style, où interviennent des graphistes et des photographes, où des nouvelles nous parlent de «joie ravageuse».

## «Neuropolice»

ou les formes variées et pernicieuses de la police du cerveau et de la pensée

Mercredi 9 février à 18h

avec Catherine Vidal, biologiste de l'Institut Pasteur, qui racontera comment la science policière et la justice prétendent traquer des preuves de culpabilité dans les cerveaux, Ruwen Ogien, philosophe qui nous parlera de la castration chimique des délinquants sexuels, Jean-Pierre Faye, écrivain qui nous parlera de son expérience de la police de la pensée.

La soirée sera animée par Isabelle Sorente, co-fondatrice de la revue, écrivain. En partenariat avec la revue Ravages (éditions Jacques Binztock).

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40



> Traversée philosophique (5/6)

## Droit à la vie ?

avec Alain Brossat (philosophe)  
animée par Jean-Marie Durand

Jeudi 10 février à 18h

Peut-on parler d'un «droit à la vie» sans penser aussitôt à ceux qui en seraient dépourvus ?

Avec des lectures de textes de Fernand Deligny, J. M. Coetzee, Jean Giono, Romain Gary.

Alain Brossat enseigne la philosophie à Paris VIII-Saint-Denis. En partenariat avec les éditions du Seuil et les Inroçuptibles.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40



> «Pourquoi aimez-vous... ?» (2/5)

## «La Métamorphose»

de Franz Kafka

lecture d'extraits par Yannick Haenel et rencontre animée par Daniel Loayza

Mardi 1<sup>er</sup> mars à 18h

Organisé avec les éditions Flammarion. En partenariat avec Evéne.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40



> Traversée philosophique (6/6)

## Étranger à qui ?

avec Guillaume Leblanc (philosophe)  
animée par Jean-Marie Durand

Jeudi 10 mars à 18h

Avec des lectures de textes d'Édouard Glissant, W. G. Sebald, Jacques Derrida, Michel Foucault.

Guillaume Leblanc est professeur de philosophie à l'Université de Bordeaux III. Il est notamment l'auteur de Vies ordinaires, vies précaires (Seuil, 2007) et Dedans, dehors, La condition d'étranger (Seuil, 2010).

En partenariat avec les éditions du Seuil et les Inroçuptibles.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40



> Atelier de la pensée

## Jean Gillibert

conversation avec Robert Abirached

Jeudi 17 mars à 18h

«Au théâtre comme dans la vie, j'ai essayé d'être libre, c'est-à-dire de ne jamais désespérer. J'ai résisté à la main mise de la cité».

Jean Gillibert dramaturge et poète, psychiatre et psychanalyste, acteur et metteur en scène, traducteur des classiques et modernes, a influencé plusieurs générations d'acteurs et de dramaturges, cherchant à faire émerger un «autre théâtre».

Dernier ouvrage paru Théâtre 1963-2008 (éditions L'Harmattan, décembre 2009)

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Entrée libre sur réservation present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Conférence

## La Langue coupée en 2

conférence par Pierre Fourny

Mardi 22 mars à 18h

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une langue (en l'occurrence la langue française) est intégralement coupée en deux d'un gigantesque coup de bistouri horizontal. L'observation, grâce aux techniques les plus modernes, des deux monstrueux amas de moitiés de mots qui en résultent, nous conduit à considérer d'un autre œil des vérités qui semblaient, jusqu'à aujourd'hui, inébranlables.

Dans le cadre de la Semaine de la langue française et de la Francophonie 2011. En partenariat avec ALIS et la Délégation générale à la langue française et aux langues de France.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40



> Lectures

## «J'aimerais que ce soit le soir»

lecture par Maurice Garrel  
textes de Charles de Gaulle

adaptation Dominique Féret

Jeudi 31 mars et vendredi 1<sup>er</sup> avril à 18h

Charles de Gaulle en contrepoint au François Mitterrand d'Adagio.

«J'ai imaginé la dernière heure du général de Gaulle où tout ce qu'il a fait et écrit lui revient comme un précipité. Dernier combat entre exaltation et mélancolie.»

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40

> Pourquoi aimez-vous... ? (3/5)

## «Le Dernier Jour d'un condamné»

de Victor Hugo

lecture d'extraits par Laurent Mauvignier et rencontre animée par Daniel Loayza

Mardi 5 avril à 18h

Organisé avec les éditions Flammarion.

En partenariat avec Evéne.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin  
Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40



> Printemps arabe à l'Odéon

## «Le poème, terre de la langue arabe»

(pour une anthologie de la poésie arabe)

القصيد، أرض للغة العربية

Du mercredi 6 au vendredi 8 avril à 18h

Du poème préislamique à la chanson populaire, de Syrie en Andalousie, de la poésie rythmique à l'improvisation : parcours croisés à travers une géographie poétique de la langue arabe.

Deuxième escale : Chemins de traverse entre Orient et Occident.

conception et mise en forme Wissam Arbache

collaboration aux recherches et au montage Hala Omran

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€  
Réservation 01 44 85 40 40

## Jeu concours Pinocchio & Le Petit Chaperon rouge les lauréats :



Jules Chevalier pour Pinocchio



Tristan Morel pour Le Petit Chaperon rouge